

# Etude d'un vieux manuscrit concernant une maladie inconnue

Autor(en): **Ceppi, Ernest**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **30 (1925)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685115>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# ÉTUDE

## d'un vieux manuscrit concernant une maladie inconnue

par le Dr Ernest CEPPI, à Porrentruy

---

S'il est vrai que les filles d'Eve aiment à parler chiffons, les médecins causent volontiers de maladies. Aussi n'aurez-vous pas été surpris de me voir choisir comme genre de communication à la séance de ce jour un sujet médical ou médico-littéraire. Si ma modeste contribution est dépourvue d'agrément, la faute en est à MM. Lièvre et Amweg qui tous deux m'ont demandé de collaborer à cette fête de l'Emulation.

Voici de quoi il s'agit. Il y a bien longtemps de cela, Casimir Folletête, alors archiviste de la Tour du coq (au château de Porrentruy) me montrait un manuscrit qui lui avait été remis par un prêtre des Franches-Montagnes et il me demandait ce que pouvait bien être une maladie appelée « lymphydimie ». Je jetai un coup d'œil sur le vieux grimoire et priai mon cousin de m'en lire quelques passages, ce qu'il faisait avec une aisance dont j'étais émerveillé. Et je lui répondis bientôt : ce mot n'est pas le nom d'une maladie. C'est un terme générique et, tout simplement, une corruption du mot *épidémie*. Il n'est pas possible d'en douter.

On ne parla plus du vieux bouquin ; mais beaucoup plus tard notre doyen actuel (Mgr Folletête) me confia ledit manuscrit. De temps à autre, je me plongeais dans l'étude de ces hiéroglyphes dans l'espoir de faire quelque trouvaille intéressante. Malheureusement, je n'avais pas alors l'habitude des pièces d'archives, des vieux documents, et je ne poursuivais jamais longtemps mes investigations. Enfin, l'hiver passé, je me remis à la besogne, et, aidé d'ouvrages appropriés, j'arrivai à déchiffrer avec mille peines, je dois l'avouer, cette composition de longue haleine. La presque totalité m'en est devenue intelligible et quelques mots seulement sont restés réfractaires à toute tentative d'interprétation.

Il s'agit d'un poème de près de mille vers, 910 exactement, divisé en strophes de 10 vers chacune, et ces vers sont de huit syllabes, à quelques exceptions près. C'est une sorte de complainte dans laquelle le dernier vers de chaque strophe se termine comme par un refrain, et ce refrain c'est le mot *impydimie*. C'est assez drôle.

Il ne faut pas pour déchiffrer ce poème avoir trop de préjugés relativement à l'orthographe, la ponctuation, la calligraphie. Elles

sont inexistantes et l'on rencontre, en outre, comme dans la plupart des documents anciens, une profusion d'abréviations que l'on arrive en général à deviner, mais dont l'une ou l'autre a fait mon désespoir.

On peut se poser à propos de cet ouvrage plusieurs points d'interrogation. A quelle époque appartient-il ? Quel en est l'auteur ? A quelle maladie enfin fait-il allusion ?

Examinons d'abord la première question. Casimir Folletête, expert, comme chacun sait, dans la connaissance des vieux papiers, pensait que ce manuscrit datait du seizième siècle. Après avoir déchiffré, lu et relu ce traité médico-poétique, je crois qu'il est probablement plus ancien et qu'il faut le faire remonter au XV<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> sinon au XIII<sup>e</sup>. On rencontre, en effet, outre les caractères de ces époques, des mots qui reviennent à chaque instant : *ung* pour un, *dou* pour du, *pot* pour peut, *cuer* pour cœur, etc. Ces manières d'écrire se rencontrent déjà dans les fabliaux et romans des XIV<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Certaines lettres sont absolument semblables à celles que l'on voit dans des documents authentiques de ces diverses époques (le Roman de la Rose, par exemple) : je citerai les v, y, u, r, p, g, etc.

Une discussion approfondie sur cette question nous mènerait loin et je préfère vous lire un certain nombre de strophes qui vous permettront de juger vous-mêmes. Chemin faisant, je ferai les observations utiles pour l'intelligence du texte, souvent obscur, ou des expressions curieuses, aujourd'hui démodées et inusitées.

Parmi les abréviations ou plutôt les contractions bizarres, voici quelques échantillons : mordinaire, mentencion, mauctorité, mespérance pour mon ordinaire, mon intention, mon autorité, mon espérance. Au XIV<sup>e</sup> siècle on écrivait déjà m'amour pour mon amour, au XV<sup>e</sup> siècle m'écolière pour mon écolière (Villon). On devine aisément ce que veut dire saucune personne ; Villon disait aussi s'une fois. Mais il y a de plus réelles difficultés.

Arrivons donc au texte dont je vous soumettrai environ le quart, soit à peu près deux cent cinquante vers. Bien que la lecture en soit malaisée et parfois pénible, j'ai respecté scrupuleusement l'orthographe afin de conserver à cette œuvre toute sa saveur.

*En lonnour de la trinite  
Et de la virge gloriouse  
Au proufit et utilite  
De ceste vie perilleuse  
Qu est en la fin tres angoisseuse  
Et celom mon pouvre entendement  
Vueil donner bon enseingnement  
Desthmer <sup>1)</sup> la maladie  
Que l'on nomme communement  
En françois limpydimie*

---

1) D'estimer, avec le sens d'apprécier, juger.

**E**n l'onneur de la trinite  
Et de la virge glorieuse  
Au proufit et utilite  
De ceste vie perilleuse  
Qui est en la fin tresangoyseuse  
Par celoy mon ponceur entedement  
Veuil donner bon enseingnement  
Deschiver la maladie  
Que lon nomme communement  
En francois l'impydime

.....  
.....

Oz prions dieu par sa puissance  
Qu'il nous donnt a tous bonmedie  
Grace bonte et sapience  
Et nous gart de l'impydime

**E**n finist le traictie contre l'impydime

sont inexistantes et l'on rencontre, en outre, comme dans la plupart des documents anciens, une profusion d'abréviations que l'on arrive en général à deviner, mais dont l'une ou l'autre a fait mon désespoir.

On peut se poser à propos de cet ouvrage plusieurs points d'interrogation. A quelle époque appartient-il ? Quel en est l'auteur ? A quelle maladie enfin fait-il allusion ?

Examinons d'abord la première question. Casimir Folletête, expert, comme chacun sait, dans la connaissance des vieux papiers, pensait que ce manuscrit datait du seizième siècle. Après avoir déchiffré, lu et relu ce traité médico-poétique, je crois qu'il est probablement plus ancien et qu'il faut le faire remonter au XV<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> sinon au XIII<sup>e</sup>. On rencontre, en effet, outre les caractères de ces époques, des mots qui reviennent à chaque instant : *ung* pour un, *dou* pour du, *pot* pour peut, *cuer* pour cœur, etc. Ces manières d'écrire se rencontrent déjà dans les fabliaux et romans des XIV<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Certaines lettres sont absolument semblables à celles que l'on voit dans des documents authentiques de ces diverses époques (le Roman de la Rose, par exemple) : je citerai les v, y, u, r, p, g, etc.

Une discussion approfondie sur cette question nous mènerait loin et je préfère vous lire un certain nombre de strophes qui vous permettront de juger vous-mêmes. Chemin faisant, je ferai les observations utiles pour l'intelligence du texte, souvent obscur, ou des expressions curieuses, aujourd'hui démodées et inusitées.

Parmi les abréviations ou plutôt les contractions bizarres, voici quelques échantillons : mordineaire, mentencion, mauctorité, mespérance pour mon ordinaire, mon intention, mon autorité, mon espérance. Au XIV<sup>e</sup> siècle on écrivait déjà m'amour pour mon amour, au XV<sup>e</sup> siècle m'écolière pour mon écolière (Villon). On devine aisément ce que veut dire saucune personne ; Villon disait aussi s'une fois. Mais il y a de plus réelles difficultés.

Arrivons donc au texte dont je vous soumettrai environ le quart, soit à peu près deux cent cinquante vers. Bien que la lecture en soit malaisée et parfois pénible, j'ai respecté scrupuleusement l'orthographe afin de conserver à cette œuvre toute sa valeur.

*En lonnour de la trinite  
Et de la virge gloriouse  
Au proufit et utilite  
De ceste vie perilieuse  
Qu est en la fin tres angoisseuse  
Et celom mon pouvre entendement  
Vueil donner bon enseingnement  
Desthmer <sup>1)</sup> la maladie  
Que l'on nomme communement  
En françois limpydimie*

---

1) D'estimer, avec le sens d'apprécier, juger.

*A vous je respons sans tarder  
Et vous dy la ou l'influence  
Pot directement regarder  
En tel lieu plus tost sans doubance  
Ha de corrupcion puissance  
Et pot faire plus grant damaige  
Pour ce vous dy sans villennie  
De laer <sup>1)</sup> avoir naves corage  
Quar de luy vient limpydimie*

Ainsi, pour notre auteur, c'est dans le mauvais air, dans l'air corrompu qu'il faut chercher la cause du mal. Tout ce qui s'accompagne de putréfaction, de décomposition peut contribuer à son développement.

*Après me convient proceder  
Unicment selonc mordinaire  
Aucun me pourrait demander  
Et une aultre question faire  
Si tel maladie pot attraire <sup>2)</sup>  
Et en laer de sa nature  
Ceuls qui dung malade ont la cure <sup>3)</sup>  
Ne se lon doit leur compaignie  
Maintenir quant telle aventure  
Leur vient quil lont limpydimie*

*Je vous dy quon se doit garder  
Des malades et se retraire <sup>4)</sup>  
Quar deux ysseut <sup>5)</sup> bient sans tarder  
Fumees qui ont leur contraire  
Aucun a cuy sont comtraire  
Le mal aer et la porriture  
Lesquels sont de mal nourriture  
Pour ce fuyes grant compaignie  
Quar en il prent bien la blessure  
Dont on muert par limpydimie*

Voilà la notion de la contagion, de la transmission du mal bien établie. Voici d'autres recommandations non moins intéressantes pour le médecin.

*Le moins que pourres de luxure  
Executez l'opération  
Bon cuer penser ferme et dure  
Et fort imagination*

---

1) l'air

2) atteindre

3) soin, traitement

4) expression du XIIIe et du XIVe siècles

5) du verbe issir (XIIe siècle) : sortir

*Hayes* <sup>1)</sup> en consolation  
*Menes* <sup>2)</sup> joye et esbatement  
*Et vous gardes entièrement*  
*De ire* <sup>3)</sup> et melencolie  
*Ainsin* <sup>4)</sup> pourres plus seurement  
*Vous garder de limpydimie*

La fermeté du caractère, la santé morale, la bonne humeur jouent évidemment un rôle dans les épidémies.

*Elisiez maison necte et pure*  
*Loing de toute corrupcion*  
*Fuyes laer plein de pourriture*  
*Et soit vostre habitacion*  
*En sec lieu assis bassement*  
*Quar se vous logies haultement*  
*La vapour qui damont maistrie* <sup>5)</sup>  
*Et la brume hont commencement*  
*Dengendrer limpidymie*

*Trop ne debes aler par ville*  
*Navec* <sup>6)</sup> trop gens participer  
*Mieulx vous vault en vo domicile*  
*En aucune chose ocuper*  
*Et vous fenestres estoupper* <sup>7)</sup>  
*Vueilies de teyle* <sup>8)</sup> ou de verriere  
*Ou daultre chose en tel maniere*  
*Que laer quest plein de villennie*  
*En vostre hotel grant ment* <sup>9)</sup> ne fiere <sup>10)</sup>  
*Quar donner pot limpydimie*

*Et quant des vens je vous avise*  
*La matinée laissies passer*  
*Jusques le soloit* <sup>11)</sup> hait terre prinse  
*Ou* <sup>12)</sup> lieu ou debes converser  
*Et en ce vueillies bien advisier*  
*Que de septentrion vous fiere* <sup>13)</sup>  
*Le vent ou la bise legiere*  
*Qui le mavais aer purifie*  
*Tous aultres vens mecles* <sup>14)</sup> arriere  
*Quar deulx nos vient limpydimie*

---

1) Ayez

2) menez joie. On dit familièrement chez nous mener la St-Martin, c'est-à-dire fêter la St-Martin, époque de réjouissances populaires.

3) du latin ira, colère

4) ainsi pourrez

5) qui règne dans le haut

6) pour : ni avec

7) boucher (XIIIe siècle)

8) toile

9) grandement

10) de fêrir

11) soleil

12) au

13) frappe

14) mettez

*Vostre maison vueilles tenir  
Munde <sup>1)</sup> de tout vostre pouvoir  
Quar cest ce qui fait maintenir  
Lomme et longe vie avoir  
Et si <sup>2)</sup> vous devez pourveoir  
Que derbes fresches sans ordure  
Et de fleurs et daultre verdure  
Soit bien vostre chanbre jonchie  
Tant que le temps reste dure  
Et que regne limpydimie*

*Encor vous vueille souvenir  
Point ne soit mis en non chaloir <sup>3)</sup>  
Se grant chalour seult <sup>4)</sup> advenir  
Et règne en vostre manoir  
Arrouses fort matin et soir  
Pour le maintenir en freidure  
De bonne eaue <sup>5)</sup> freche necte et pure  
Eaue rose point ny oublie  
Ne vin aigre qui de nature  
Sont contraires de limpydimie*

On remarquera ces préceptes relatifs à la propreté de l'habitation, à la recherche de l'insolation, au danger du brouillard et de la société. Ces médecins du moyen-âge n'avaient à leur disposition ni antiseptiques chimiques, ni appareils de désinfection ; mais ils avaient déjà l'instinct de l'importance de la propreté minutieuse, qui est devenue notre asepsie moderne. Ils ne connaissaient pas les microbes (qui nous seront révélés cinq siècles plus tard), mais il semble qu'ils les pressentaient.

*Se dou mangier on me demande  
Vous devez vivre soubrement  
Et au boire mectre...  
Ne soyes ivres aucunement  
Quar vivre ne pot longement  
Ly homes ce vueil je tesmoingnier  
Qui par trop boire et trop mangier  
Vueult mener dissolue vie  
Quil ne conveingne trebuchier  
Et morir de limpydimie*

---

1) sans souillure (XIIe et XIIIe siècles)

2) ainsi, avec le sens le plus rapproché de l'étymologie sic : (Littré)

3) négligence

4) du latin solet, a coutume de

5) on remarquera l'e ajouté à notre mot : eau.

*Combien que pas n'est mespérance  
En ce ne mon entendement  
Que vous devyes faire abstinence  
Ne vivre se petitement  
Par quoy conveingne aucunement  
Le corps grever et damagier  
Mais debes plus souvent mangier  
Et boire sans melencolie  
Touteffois quen haures mestier <sup>1)</sup>  
Quar cest contre limpydimie*

Voici maintenant des menus que je recommande à votre attention.

*Jeunes poucins au temps nouveaulx  
Et gras chappons pareillement  
Turtres <sup>2)</sup> pingions et tel oysiaux  
Sont bons pour faire passement  
Et grasses gellines ausement  
Petis oysiaux bien nourrissans  
Aloes <sup>3)</sup> perdris et faysans  
Au jus doysille <sup>4)</sup> et au seltrie <sup>5)</sup>  
Sont viandes très bien plaisans  
Pour temps que règne limpydimie*

*Cher <sup>6)</sup> de mouston est bons aigniaux  
Et gras chevrists semblablement  
Jeunes cunils <sup>7)</sup> et bien gras viaux  
Poves mangier tout seurement  
Plus souvent en rost quaultrement  
Laquelle soit par aventure  
Avec la saulce appartenant  
De bonnes espices garnie  
Sans poyvre qui engendrement  
Pot donner à limpydimie*

*Souffrir soif est tres grant folie  
Et porter pot au corps damage  
Pour ce est bon que je vous die  
Une fois boire sans oultrage  
Poves <sup>8)</sup> de ce je vous suys plaige  
Entre le disner et la nonne*

1) besoin

2) tourterelles

3) alouettes

4) préparé avec des abattis d'oiseaux, de volaille

5) céleri

6) chair

7) connil et connin pour lapin (XIIIe et XVe siècles). Cuni en patois fribourgeois, cunulus en latin. M. F. Fridelance, instituteur, un de nos érudits bruntrutains, me dit que le mot est en patois ajoulot tyeni, dont l'e s'élide souvent pour donner t'y'ni. Ce ty répond au C dur ou K.

8) pouvez

*Et sung <sup>1)</sup> pou de pain en vous donne  
De pomme, de poire ou de dragie  
Au mangier je vous habandonne  
Pour rebouter <sup>2)</sup> limpydimie*

*Se deaue boire aves envie  
Si <sup>3)</sup> quon au matin vient en corage  
De fontaine clere et jolie  
Ou cler puy et net rivage  
Qui haient par roche passage  
Beuves <sup>4)</sup> mais de puy ou fontaine  
Qui vient de bas je vous ordonne  
Quelle soit par avant boullie  
Ou dorge fin bien faicte  
Pour boire au temps limpydimie*

Il est intéressant de noter cette recommandation relative aux qualités de l'eau de boisson et à son ébullition préventive.

L'auteur prescrit la saignée, la poudre de tormentille, l'aloès, le safran, un emplâtre à l'huile de camomille.

*Pour conclure a mentencion  
Vous vueil faire derrirement  
Aucune déclaracion  
Pour porveoir diligemment  
Au gens qui hont engendrement  
De ceste pestilence dure  
Aucune foyz cest fièvre pure  
Moult terrible et très mal aisie  
Qui le corps mest en aventure  
De morir de limpydimie*

*Mais plus souvent vient la postume <sup>5)</sup>  
Garnie de fièvre et rancure <sup>6)</sup>  
Laquelle donne grant amertume  
Et engendre brief pourriture  
Et moult souvent telle blessure  
Derrier les oreilles sapplique  
Lors de la veine céphalique  
Soit saignée telle partie  
Afin que ne soit frénétique <sup>7)</sup>  
Cil <sup>8)</sup> qui atel impydimie*

---

1) si un peu

2) repousser

3) ainsi

4) buvez

5) suppuration

6) se rapproche ici moins de rancœur que de rancidité.

7) atteint d'une lésion cérébrale, congestion, méningite, etc.

8) pronom démonstratif, masculin de celle, encore en usage au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle et dont La Bruyère a dit : Cil a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue française ; il est douloureux pour les poètes qu'il ait vieilli. (Littre)

*Et des illec je vous ordonne  
Pour guérir plus seurement  
Vous mectre au mains d'une personne  
Qui hait aucun entendement  
De corriger qui tellement  
Vous gouverne par sa science  
Que mis soyes à délivrance  
De mal et de melencolie  
Moyen mesure et astinace  
Et malgré toute impydimie*

*Gens qui hauront entendement  
Ne se devront point courroucier  
Si je fais fin legièrement  
Quar cest par doubte<sup>1)</sup> dennuyer  
Pour ce il devra sans dangier  
Ung chascun avoir souffisance  
De dens montpellier en provance  
Fut list présent La clergie  
Par moy Jehan Jaume<sup>2)</sup> en audience  
Ce traictie de Limpydimie*

On entendait au moyen-âge par «clergie» le privilège dont jouissaient les clercs d'être jugés par les tribunaux d'église. Ce mot désignait aussi un privilège qui sauvait du dernier supplice certains criminels, s'ils pouvaient lire quelque vieux texte. Enfin il s'applique aux clercs, aux personnes cultivées, instruites et c'est évidemment le sens qu'il convient de lui donner ici. Nous lisons donc ainsi les derniers vers de cette strophe : Moi, Jehan Jaume, ayant été reçu en audience par le collège des maîtres de l'Université de Montpellier, j'ai lu en leur présence ce traictie de limpydimie.

Ces extraits suffiront à donner une idée de l'œuvre. Nous connaissons maintenant le nom de l'auteur et comme il a lu ses 900 et quelques vers en séance solennelle de l'Université de Montpellier, nous inclinons à penser qu'il fut un des maîtres de cette école fameuse. Chacun sait qu'au moyen-âge Montpellier était avec Paris le grand centre intellectuel, et, pour la médecine, elle rivalisait avec Bologne et Padoue en Italie.

Il nous resterait à discuter la question de la nature de l'épidémie. Question intéressante, à coup sûr, mais difficile parce que les renseignements précis font défaut et que les descriptions du médecin-poète restent dans le vague. La fièvre est un symptôme commun à une foule d'états morbides. Les suppurations s'observent également dans bien des cas disparates. Le danger de la fré-

---

1) crainte

2) D'après une note qu'on trouvera à la fin de cette étude, le nom de l'auteur a subi dans le présent manuscrit une légère altération.

quentionation des malades est propre à toutes les maladies infectieuses. Bref, rien ne permet d'étiqueter sûrement ce mal, et l'on en est réduit aux suppositions. J'inclinerais à admettre qu'il s'agit de la grippe pour les raisons suivantes.

Un mot m'a particulièrement frappé à la quatorzième strophe : c'est le mot « influence ». Cette expression, que l'on retrouve çà et là dans les vieilles chroniques, désigne ordinairement la grippe ; et, chose curieuse, elle a passé dans toutes les langues, puisque dans tous les pays civilisés, sauf en France, la grippe s'appelle l'« influenza ». Ensuite, les abcès localisés à la région de l'oreille ne sont pas rares dans certaines épidémies de grippe (1889).

On pourrait évidemment songer à la peste qui forme avec la variole, la lèpre, la suette, le groupe sinistre des grands fléaux de ces époques lointaines. Mais certains signes caractéristiques de la peste ne sont pas signalés expressément. Et l'on n'a pas l'impression que le nombre des décès ait dû être très élevé. Or, la mortalité est une des caractéristiques de la peste. Il y eut des épidémies où la mortalité fut effroyable, notamment au XIV<sup>e</sup> siècle, puisque l'Europe perdit alors le quart de sa population, soit vingt-cinq millions d'habitants.

Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'une description classique et il y a lieu de formuler son diagnostic rétrospectif avec certaines réserves. Plusieurs auteurs ont d'ailleurs fait observer qu'au moyen-âge on a décrit sous le nom de peste des maladies bien différentes, et cette remarque a été faite même par des historiens étrangers à la médecine, entre autres par Quiquerez, notre historien jurassien.

Je ne veux pas prolonger outre mesure une discussion qui n'intéresse guère que les médecins, et j'arrive à la fin du poème sur « limpydimie ».

On se souvient du début : il est évidemment d'un croyant. Arrivé au terme de son exposé, l'auteur élève de nouveau ses pensées vers le ciel, et voici ses quatre derniers vers :

*Or prions Dieu par sa puissance  
qu'il nous doint à tous bonne vie  
Grâce bonté et sapience  
Et nous gart de limpydimie*

C'est sur ce vœu, auquel je m'associe de tout cœur, que je termine ma communication.

## Note complémentaire

Deux jours après la séance de l'Emulation, je recevais de mon excellent confrère, M. le Dr Ganguillet, attaché à l'Office sanitaire fédéral, à Berne, une lettre contenant des renseignements précieux sur l'origine de cet ouvrage ainsi que sur son auteur. Ces renseignements étaient empruntés à des documents publiés

par MM. Klebs et Droz, (Paris, 1925) et il en résulte que l'ouvrage en question a été imprimé à Lyon vers 1476. Il avait été composé en 1357 par Jean Jasme, appelé aussi Johannes Jacobi, chancelier de l'Université de Montpellier, mort en 1384. C'était un personnage important, médecin du pape Urbain V, alors à Avignon. Jouissant de la faveur du roi, de la noblesse, du monde savant, Jean Jasme écrivit plusieurs traités qui eurent beaucoup de vogue. Et c'était bien la peste qu'il avait en vue. Je me rallie donc à l'opinion générale, tout en maintenant les réserves ci-dessus.

Je me propose d'ailleurs de faire paraître une édition complète de ce manuscrit, qui diffère sur bien des points du texte publié par MM. Klebs et Droz.

E. C.

